

I

Ce soir, la nuit enveloppe la ville d'un épais manteau noir et obscur, elle a besoin de lui transmettre un message de la plus haute importance.

Le vent a compris cette initiative et ne tarde pas à se manifester. Depuis quelque temps, il a su retenir son souffle pour ne pas effrayer ou ne pas inquiéter. Il est resté docile mais en ce début de soirée il perd patience.

Il se joue des dernières feuilles encore vigoureuses qui tentent de rester accrochées sur les branches des arbres décharnés.

Il aime narguer les dernières récalcitrantes qui lui résistent. Elles luttent et s'accrochent à leur source de vie, de bonheur et d'épanouissement.

Le printemps les a faites simple bourgeon. Le mois d'avril leur a donné la beauté d'une jeune pousse en fleur. L'été leur a apporté l'épanouissement, la splendeur, l'admiration. Chaque feuille dans son évolution sait qu'elle reste attachée à ce petit rameau de bois, cette petite tige nourricière.

Cette cohabitation saisonnière indispensable à la vie, permet la reproduction de l'espèce et son maintien.

Le vent est resté complice, plus séducteur. Il soulevait gentiment leur robe verte avec pudeur et discrétion. Parfois il profitait d'un orage pour satisfaire ses pulsions et devenait plus sauvage et moins mesuré. Il aimait les décoiffer, et propulser de grosses gouttes d'eau sur leur parure estivale.

Cette fougue et cette fraîcheur étaient les bienvenues pour effacer les ardeurs des rayons du soleil.

Leur robe majestueuse l'été, apportait fraîcheur, pour les oiseaux, ombre pour les passants des rues qui se promenaient de façon langoureuse. Elle reconfortait les rêves, confortait les espoirs de ceux qui parlaient fort, de ceux qui exprimaient leur cœur.

Ces feuilles avaient été à l'écoute malgré elles de nombreux couples, très épris, d'autres plus distants voire querelleurs.

Leur bruissement léger avait accompagné tard dans la nuit les murmures amoureux de couples timides venus s'abriter sous le calme feuillage

Assis sur le banc, leurs espérances s'élevaient, les espoirs les plus fous devenaient crédibles. Le ciel étoilé et rempli de constellations illuminait leurs yeux avides.

Le vent léger permettait au feuillage abondant et volumineux de caresser les chevelures emmêlées des jeunes tourtereaux. Il rassurait leurs ébats et les rendait plus amoureux.

Leur parfum enivrant de chlorophylle se déversait sur les visages de jeunes amoureux éperdus dans leurs caresses estivales.

Leur belle toilette avait toutefois vieilli dès la venue de l'automne. La couleur de leur manteau avait bruni puis jauni. Cette métamorphose difficile pour certaines les conduisait à se décrocher de leur petite tige nourricière.

Phébus avait changé. Il marquait les saisons il était devenu froid méthodique et imperturbable. Seules les plus séduisantes, les plus charmeuses résistaient.

De mars à décembre, neuf mois avaient suffi pour amener ce frêle bourgeon à la fin de sa métamorphose ; le vent le savait, il attendait patiemment l'heure propice. Ce n'était plus qu'une question de temps.

Ce soir, il aime encore jouer avec leurs corps et les voir dénudées, il aime les secouer, les malmener, pour faire

décrocher les plus récalcitrantes ou tout simplement les plus résistantes.

Dans un dernier élan, elles bravent son souffle meurtrier, tentent une ascension hélicoïdale dans le ciel tourmenté de cette fin de novembre.

Mais bien vite leur course est freinée puis modifiée. Elles tournoient un instant comme pour résister, comme pour montrer encore leur vitalité et puis, de guerre lasse, elles abandonnent. Elles se laissent aller, propulsées sur le pavé mouillé et reluisant de la chaussée déserte.

Pensant avoir terminé leur cruel destin, elles s'offrent une dernière fois à la vue et à l'admiration de quelques badauds qui restent attendris par ce vol funeste.

Elles sont vite absorbées par un courant d'eau sale qui les projette dans le caniveau. Bannies de la chaussée qu'elles contribuent à rendre plus glissante et dangereuse, elles sont éliminées.

Elles n'ont pas le temps de regarder une dernière fois le ciel qu'elles croyaient atteindre il y a quelques instants qu'elles sont englouties dans un trou béant qui les conduit dans ce qu'on appelle communément les égouts.

Depuis un mois la pluie n'a pas cessé. Ce ballet destructeur et infatigable s'est poursuivi.

Ce soir, la rue est mal éclairée, les quelques lampadaires présents vacillent. Un brouillard épais s'abat subitement. L'atmosphère devient ouatée et pesante.

Un froid glacial fait son apparition. Il tourmente les os et les articulations des rares piétons attardés.

Sept coups retentissent au clocher de l'église, quand une voiture s'arrête aux portes de la Maternité de l'Hôpital du Bon Secours.

Le moteur ronronne, une fumée se répand par le vieux tuyau d'échappement, qui tremble lui aussi mais non de froid, mais d'usure. L'hiver est proche.

Les feux arrière offrent un rouge flamboyant qui contraste avec le noir de la carrosserie.

La voiture s'est arrêtée, elle est seule dans la rue et paraît pressée de rentrer au garage.

Son moteur s'accélère de façon périodique et semble traduire l'impatience du conducteur.

La portière avant droite s'ouvre. Une femme sort rapidement, pressée, elle trébuche sur le trottoir. Sa démarche est mal assurée, incertaine, elle titube légèrement puis se rétablit. Son allure est lourde et pataude.

Un simple mot au conducteur, la portière se referme ; la voiture démarre et disparaît rapidement au bout de l'horizon.

La rue reprend ses droits. Seul le silence est maître.

La femme, laissée seule, monte avec difficulté le grand escalier. Elle parvient devant la lourde porte d'entrée en chêne massif qu'elle pousse avec difficulté.

Parvenue à l'intérieur, elle arrange rapidement les cheveux qui lui tombent sur le front, et son visage tente de repérer l'endroit mais ses yeux visiblement ne le connaissent pas.

Un peu perdue un court instant, elle se reprend et se dirige vers une cloison vitrée percée d'un orifice sur lequel elle peut lire tranquillement le mot Hygiaphone.

Derrière, une femme aux formes bien arrondies et pesantes laisse apparaître une poitrine généreuse à travers une blouse blanche mal refermée. Un gros bureau lui sert d'appui-bras et un monticule de feuilles la protège des regards trop indiscrets sur son anatomie.

Elle ne peut toutefois échapper à l'appel de la nouvelle venue :

— C'est pourquoi, Madame ? lui demande cette femme restant affable.

— Je suis enceinte, vite, je vais accoucher.

— Vous attendez ici, mais d'abord vous remplissez le questionnaire, c'est obligatoire.

— Vous avez un stylo, je vous prie ? lui demande la nouvelle arrivée.

— Vous en avez un sur le bord du guichet à droite.

— Excusez moi, je ne l'avais pas vu.

— Ecrivez bien votre nom et remplissez toutes les cases, je ne veux pas ensuite qu'on me dise que je ne fais pas correctement mon travail, dit la femme de la réception, vous savez ce que c'est, après s'il y a une erreur !

— Oui, bien sûr je comprends, mais une fois la feuille remplie, va-t-on s'occuper de moi, parce que je souffre vous savez, commence à implorer la nouvelle arrivée.

— Vous attendrez comme tout le monde, prenez donc un ticket au distributeur derrière vous au fond de la salle et on s'occupera de vous ensuite quand ce sera votre tour lui répond d'un ton agacé l'hôtesse.

— Mais, Madame, vous dites, on, je ne vois aucune infirmière, puis-je voir un médecin tout de suite, c'est urgent, vous voyez bien que je vais accoucher.

— Les infirmières sont occupées, ainsi que les médecins, ils vous verront plus tard, vous me dites que vous êtes enceinte, je ne suis pas docteur, et puis ce n'est pas écrit sur votre visage.

— Oui, Madame, bien sûr mais...

Notre nouvelle arrivante se ressaisit, elle a compris que parler avec cette mégère ne lui servira à rien, elle a sans doute des raisons d'être de mauvaise humeur mais elle trouve qu'elle exagère.

Elle se dirige au fond de la pièce proche d'un couloir, un médecin viendra l'examiner plus tard, elle sera rassurée.

Elle rejoint d'autres femmes qui patientent et qui sont arrivées bien avant elle.

L'important est de prendre un numéro, elle va couper un ruban de papier elle lit attentivement le chiffre inscrit et le garde en mémoire.

Sa pensée est manifestement ailleurs.

— Hep Madame, ou Mademoiselle, où allez-vous je vous ai dit de prendre un ticket ! reprend la personne de l'entrée.

— Mademoiselle, Ah oui merci ! où ai-je la tête !

— Bien prenez en soin, vous avez quel numéro ?

— Le 18, Madame, ça va être long ?

— Il y a de l'attente ce soir, comme tous les soirs depuis un mois, je ne sais pas pourquoi, ce doit être sans doute la pluie et ce satané vent qui n'arrête pas, ça finit par les secouer tous ces pauvres gosses et déclencher des tas de maladies, moi, je vous le dis !

— Vous avez sans doute raison dit la nouvelle intruse, cherchant à ne pas troubler davantage son accueil.

— C'est plus facile pour les faire, une galipette au fond du lit, ce n'est pas long, et puis vous savez un coup suffit. Après il faut qu'il sorte le même et c'est toute une histoire, et puis à condition qu'il veuille bien sortir !

— Que voulez-vous dire ?

— Moi rien, vous verrez bien, les mêmes ont tous leur histoire et ils sortent quand ils veulent, ce sont eux qui décident.

— C'est effrayant ce que vous me dites, vous me faites peur, et puis vous pourriez être un peu plus chaleureuse, vous êtes une femme après tout comme moi, un peu de compassion, je vous prie !

— Oh ma petite dame, ce n'est pas la peine de monter sur vos grands chevaux, vous savez, la compassion je n'en n'ai pas à revendre pour ce que je suis payé !

— Mais quand même vous exagérez, vous y allez un peu fort !

Sans attendre notre hôtesse mal embouchée ne parvient pas à calmer sa nouvelle arrivante, mais cela ne l'empêche pas d'aborder une nouvelle patiente :

— Ah voilà le numéro 19 qui arrive, poussez-vous, il faut que je l'enregistre, il ne faut pas faire d'erreur, après

vous savez c'est toute une histoire quand on perd un môme !

Le regard de l'hôtesse se porte à nouveau sur notre jeune parturiente qui se trouve un peu perdue et inquiète.

— Tenez en attendant prenez le brancard devant vous, poussez le jusqu'à la porte du fond, allongez-vous dessus et votre tour viendra.

— Merci, Madame, vous êtes trop aimable.

Une fois inscrite, notre jeune femme sans se poser d'autres questions pousse le brancard devant elle et se dirige un peu contrite jusqu'à la porte indiquée. Aussitôt celle-ci s'ouvre.

Ce Sésame franchi, elle s'allonge non sans quelque difficulté, toute seule, comme convenu sur le brancard.

A peine a-t-elle eu le temps de bien positionner les jambes et la tête, qu'un signal lumineux apparaît accompagné d'un bruit sourd.

Le brancard avance aussitôt sur un tapis roulant de couleur bleu. Après avoir traversé un long couloir obscur, le brancard est rangé le long d'un mur dans une grande salle où d'autres brancards sont alignés dans un ordre bien établi avec chacun un numéro respectif.

Au sol, de larges bandes jaune, rouge, vert semblent différencier les parturientes en fonction du volume de leur ventre.

Un silence de cathédrale règne dans cette grande salle aux murs unis et blancs.

Un peu inquiète et surprise, notre future maman regarde autour d'elle. Les autres femmes paraissent silencieuses, le regard tourné vers le plafond, les yeux bien ouverts.

Leur respiration est ample, tranquille, silencieuse

— Madame, vous allez bien ? demande intriguée notre nouvelle venue à la première allongée proche d'elle.

— Oui, vous venez juste d'arriver, cela se voit ! lui répond-elle.

— Avez-vous vu une infirmière, une sage femme, un médecin, il ne semble exister aucune personne pour nous accueillir ?

— Si, j'ai rencontré comme vous la personne de l'accueil.

— Celle qui est aussi sympathique qu'une porte de prison ?

— Malheureuse, ne prononcez plus ce dernier mot, il risque de vous porter malheur.

— Quel mot ?

— Le dernier, je ne peux le dire.

— Pourquoi donc ? demande la nouvelle.

— C'est un hôpital dans lequel nous sommes, vous semblez l'oublier.

— Tiens donc depuis mon arrivée, je ne m'en suis pas rendu compte, je n'ai même pas encore été examinée, je n'ai vu aucune infirmière, ni sage femme, pas un seul médecin, c'est une plaisanterie, tout le monde doit être en grève, ce n'est pas possible !

— Ne commencez pas à paniquer et à vous énerver, lui répond la femme, j'attends comme vous, cela ne sert à rien, faites comme moi, patientez tranquillement.

— Mais comment ? Personne n'est venu ? Personne ne vous a examiné ?

— Restez tranquille, on m'a fait comprendre que nous devons, en attendant la nuit, humer un parfum qui va bien nous décontracter et nous calmer, notre tour viendra.

— Mais c'est impensable ! où sommes nous ? vous voulez me faire croire que toutes ces femmes enceintes sont apaisées par un parfum distillé régulièrement dans la pièce !

— Oui, toutes les demi heures.

— C'est vraiment étrange, vous le saviez avant de venir là ?

— J'en avais entendu parler, cet hôpital est très avant-gardiste, il s'agit d'une nouvelle technique d'accou-

chement semble-t-il, les médecins ont d'excellents résultats, précise la femme qui paraît bien renseignée.

— Mais avez-vous vu une sage femme ? une infirmière ? un médecin ?

— Cessez de vous inquiéter, vous dis-je, d'ailleurs le parfum ne va pas tarder, il va vous reposer et vous détendre.

— Mais toutes ces femmes présentes ici, sont-elles consentantes ? sont-elles informées ?

— La plupart oui, elles l'ont su de bouche à oreille, et puis d'autres ont suivi une préparation pendant plusieurs mois

— J'ai peur tout à coup, reprend notre nouvelle venue dans ce monde étrange, j'ai peur pour mon enfant.

— Alors là tranquillisez-vous, vous n'avez aucun souci à vous faire et puis tenez respirez ! sentez le bon parfum enivrant, il va vous soulager et éviter de dramatiser la situation.

Un mélange de lavande, de muguet, de jasmin, de musc et de patchouli se répand dans la salle et gagne progressivement les narines puis les esprits de toutes ces femmes en attente.

— C'est bon, je suis conquise, s'exclame notre jeune maman subitement retrouvée, vous aviez raison ! c'est très agréable !

— Attendez ! lui dit son informatrice, le parfum est parfois plus fort, plus exaltant plus subtil à l'approche de la délivrance, du travail et finalement de l'accouchement

— Vous me rassurez, ma chère amie, vous permettez que je vous appelle comme cela ?

— Mais c'est tout à fait normal, nous vivons toutes la même expérience ensemble, il est logique que nous restions soudées et compatissantes, appelez moi Anne, c'est plus simple et vous c'est comment ?

— Isabelle.

— Bonjour Isabelle, bienvenue dans le royaume de l'accouchement parfumé, vous ne le regretterez pas : c'est un monde merveilleux

— Est-ce la première fois que vous accouchez Anne ?

— Non la troisième

— Ca devrait bien se passer, habituellement, le troisième passe facilement comme une lettre à la boîte

— Oui, c'est ce que l'on dit mais à présent c'est différent, les temps ont changé, ce n'est plus comme avant.

— Qu'est-ce qui a changé Anne ? demande fébrilement Isabelle

— Les enfants, enfin je veux dire les, enfin nos...

— Et bien parlez, vous voulez parlez des fœtus, Anne ?

— Oui, et même paraît-il que bien avant, ils ne sont plus pareils !

— Voulez-vous parler des embryons ?

— Oui, Isabelle, il paraît qu'ils ont changé, ils sont devenus différents, ce ne sont plus les mêmes.

— Qu'est-ce qui a changé Anne ?

— Ils ont gagné finalement, ils ont muté disent nos scientifiques, ils sont devenus exigeants, on ne peut plus les contrôler, les observer comme avant, ils sont devenus indépendants, imprévisibles, vous savez !

— Mais ce n'est pas possible ce que vous me racontez, c'est de la science-fiction, c'est incroyable !

— Vous savez Isabelle, leur comportement a changé, de nouveaux intrus se sont semble-t-il engouffrés dans cette chaîne de reproduction.

— Qu'elle en est la cause ?

— L'alimentation trop riche disent nos savants, les plats épicés disent certains, les boissons trop sucrées disent d'autres !

— C'est insensé Anne ce que vous me dites, je n'ai jamais rien entendu de semblable à la radio ou à la télévision, et je n'ai encore rien lu dans les journaux, en-